

Nicolas Bonanni

L'ÉCOLOGIE, RÉVOLUTIONNAIRE PAR NATURE

Éditions
Le monde à l'envers

Grenoble — 2025

TABLE DES MATIÈRES

- 7 — **Introduction**
L'écologie : entre dépolitisation et récupération
- 17 — **1 – Le capitalisme : histoire d'un naufrage**
- 31 — **2 – Le grand récit de la postmodernité**
- 39 — **3 – L'autonomie contre la dépossession**
- 63 — **4 – Rétablir la «verticalité» ?**
- 77 — **5 – Fragmenter le monde ?**
- 95 — **Conclusion**
La modernité écologiste contre l'industrialisme
- 101 — **Annexe 1 – La nature de l'écologie**
- 125 — **Annexe 2 – Liberté des libéraux et liberté des anarchistes : réflexion sur les obstacles rencontrés par les luttes contemporaines**

INTRODUCTION L'ÉCOLOGIE : ENTRE DÉPOLITISATION ET RÉCUPÉRATION

Je suis arrivé à l'écologie par antiproductivisme.

De longue date, en effet, mon engagement a trois piliers. Mais ce n'est que tardivement que j'ai pris conscience que ce qui se trouve au centre s'appelle « écologie ».

Je suis entré en politique à la fin des années 1990 par anti fascisme. Jean-Marie Le Pen, l'ancien parachutiste d'Algérie, aux blagues racistes et négationnistes, dirigeant d'un parti monté avec d'anciens Waffen ss : le repoussoir ultime. Une sorte d'Éric Zemmour en plus vulgaire. On a créé un groupe du réseau Ras l'front, on a organisé des manifs, et on cherchait

à ce que les gens se mobilisent contre l'extrême droite et le retour de la bêt(is)e immonde. J'étais, je pense, dans une sorte d'antifascisme libéral, dans une défense de « la démocratie » contre « le fascisme ». Avec le temps, des lectures, des rencontres, avec en particulier la lecture du très bon journal du réseau antifasciste radical *No pasarán!*, j'ai élargi ma vision politique. J'ai compris que lutter contre le fascisme sans s'en prendre au capitalisme, c'est comme chercher à éteindre un incendie sans avoir coupé la vanne de gaz. J'ai rejoint des collectifs, ouvert des squats, distribué des tracts. On a imprimé des journaux, bordérisé des réunions, créé des bibliothèques, tiré des feux d'artifice. On s'est fait traîner par terre par les CRS et photographier par les RG. On s'est fait une culture politique dans ce semi-désert qu'étaient les années 2000, on a précisé notre propos, on s'est engueulés, on a avancé.

Chemin faisant, j'ai construit mon engagement sur ces trois piliers : la critique anarchiste du pouvoir et des rapports de domination, la critique anticapitaliste de l'exploitation et de l'injustice, la critique antiproductiviste de l'aliénation technologique et de l'« abondance ».

Le premier pilier est la volonté de construire une société sans maîtres ni esclaves, où l'être humain n'opprimerait pas son prochain. Un monde où la liberté ne serait pas un slogan gravé sur les frontons des édifices publics, mais ce sur quoi se fonderaient réellement nos existences. Cela m'a mené à lutter contre le développement des technologies de contrôle (vidéosurveillance, biométrie, identification électronique...) et des institutions qui prétendent gouverner nos vies (pouvoir étatique, police, prisons, documents d'identité...). À lutter, et réfléchir aussi à ce que pourrait être *réellement* la liberté : se réduit-elle à l'absence des dispositifs de contrôle et de surveillance et des institutions oppressives ? Ou bien peut-elle n'avoir de véritable sens que si elle est associée à une exigence d'égalité et à un contrôle sur nos conditions d'existence ?

D'où un deuxième pilier : l'engagement pour une société plus juste et plus égalitaire, pour un monde où l'exploitation

capitaliste ne serait plus qu'un lointain souvenir. « À chacun selon ses besoins, de chacun selon ses capacités » : dans cette société, chacun aurait à manger et, plus largement, à de quoi vivre dignement. Le travail serait organisé collectivement, avec une répartition équitable des tâches, qu'elles soient pénibles ou gratifiantes. C'est un engagement socialiste porté par des valeurs de solidarité, d'égalité et de justice sociale qui me fait régulièrement descendre dans la rue pour défendre le système de retraites par répartition ou le droit du travail.

Mais on ne peut se contenter de réclamer l'égalité et la justice, un même accès aux richesses, si on sent que ces richesses sont frelatées. Or, frelatées, elles le sont. Ce qui est qualifié de « richesses » dans la société capitaliste avancée est souvent bien loin de ce à quoi on devrait attribuer de la valeur dans une société sensée. Tout ce à quoi on accorde de la valeur s'annonce comme une immense accumulation de plastique, de pétrole, d'électricité. Voitures, smartphones, électroménager : bien souvent, on ne s'intéresse à ces gadgets technologiques que parce qu'ils nous « simplifient la vie » à l'échelle individuelle, tandis que leur coût social et environnemental est largement invisibilisé, minimisé ou différé. C'est le troisième pilier, antiproduktiviste : l'exigence de justice se couple donc d'une interrogation sur la nature et la quantité des richesses qu'on doit chercher à répartir. C'est pour cette raison que je me suis impliqué dans des luttes contre des projets industriels : centres de loisirs bidon qui menacent de raser des forêts entières, usines de gadgets électroniques qui accaparent et polluent des quantités d'eau pharaoniques, autoroutes, mégabassines, centres de recherche technologique...

Ce n'est que tardivement que j'ai compris la cohérence de ces trois piliers. Peut-on enlever l'un sans déséquilibrer l'ensemble ? Certes non. Critique anarchiste du pouvoir et des rapports de domination, critique anticapitaliste de l'exploitation et de l'injustice, critique de l'aliénation technologique et de l'« abondance » : ces trois piliers me

semblent indissociables. Et ce qui les relie, c'est une perspective écologiste.

J'ai déjà entrepris dans un ouvrage précédent, *Que défaire ?*¹, de montrer la cohérence de ces questions. J'ai tenté d'y expliquer la nécessité qui se pose pour ceux et celles qui se réclament de l'anticapitalisme de s'emparer des deux questions de l'État et de la technologie, car si on laisse de côté ces questions, on se condamne à l'impuissance. A posteriori, j'ai relevé un détail amusant : dans ce livre, le mot « écologie » ne figure quasiment nulle part.

Était-ce intentionnel ? Je ne sais plus. Je ne crois pas. Mais ce que je sais, c'est qu'« écologie » est un mot piégé. Moi, je serais « écologiste » ??? « Écologiste », comme le parti anciennement EELV, sa quête du pouvoir, ses querelles intestines, ses prises de position souvent ridicules ? « Écologiste », comme toutes ces associations de retraités qui semblent obsédées par la défense de tel ou tel oiseau rare ? « Écologiste », comme la croissance verte, le Green New Deal, la transition écologique, les petits gestes qui donnent bonne conscience, l'interdiction des voitures des plus pauvres dans les métropoles, la construction de milliers de voitures électriques. « Écologiste », aussi, comme le Pape François et son encyclique *Laudato si*, comme les intellos de La Manif pour tous à l'origine de feu la revue catho-décroissante *Limite ?* « Écologiste » comme certains secteurs de l'extrême droite et leur apologie d'une sorte d'« ordre naturel » ?

Tout cela pourrait constituer d'assez bonnes raisons de se tenir loin de l'écologie, mais j'ai tout de même fait le choix de me revendiquer de cet étendard. Car l'écologie mérite mieux. Allons plus loin : en réalité, ce qui figure dans cette liste, ce n'est pas de l'écologie, c'est au mieux de l'environnementalisme, au pire de l'écofascisme. De l'environnementalisme : une défense inoffensive de la nature qui évacue la question des liens que nous entretenons entre êtres

1. Nicolas Bonanni, *Que défaire ? Pour retrouver des perspectives révolutionnaires*, Le monde à l'envers, 2022.

humains, mais aussi entre êtres vivants, pour se concentrer uniquement sur des « niveaux », des « seuils », des « zones de protection » réglementant (et donc autorisant) le désastre. De l'écofascisme : un projet agressif de société hiérarchisée, verticale, industrielle, enrobé d'un idéal mythifié naturalisant les statuts et les inégalités. Et entre ces deux pôles : du *greenwashing*, de la relance économique, de l'électorisme ou une façon de justifier un ordre social hiérarchique. Comme on le verra dans les pages qui suivent, l'écologie politique, dès le début c'est bien autre chose. Alors, contre toutes ces tentatives de récupération, il faut réaffirmer ce qu'est réellement l'écologie et sans doute aussi quelle est cette « nature » que l'on entend défendre².

LA GRANDE DÉPOLITISATION

Quand j'allume la radio aujourd'hui, tout le monde est « écologiste ». D'Emmanuel Macron au PDG de Total, de Jean-Luc Mélenchon aux géants du numérique, chacun se revendique de cette nouvelle auréole, « l'écologie », qui nous amènera vers la rédemption. Tant mieux si au passage on encaisse quelques bénéfices financiers, électoraux ou symboliques et tant pis si au passage on autorise toutes les substances nocives pour l'environnement, on relance le nucléaire et on construit des autoroutes.

On peut aussi allumer la télé : l'écologie est « au-delà des clivages partisans ». Elle « concerne tout le monde ». Elle n'est « ni de droite ni de gauche », d'ailleurs, il y a du bon et du mauvais partout. Il faut prendre les bonnes idées là où elles sont, faire preuve de pragmatisme, oublier les postures idéologiques, mettre en place des mesures concrètes, faire avec toutes les bonnes volontés. L'écologie, finalement, c'est trier ses déchets, faire du compost et apprendre aux enfants les

2. Ce sujet est traité dans la première annexe du présent ouvrage « La nature de l'écologie ».

noms des oiseaux. Qu'importe que ces oiseaux auront peut-être disparu lorsque les enfants auront grandi, qu'importe que les « bonnes volontés » se résument souvent à aller à vélo (électrique) travailler à l'écocide généralisé qu'est devenue l'économie.

Finalement, l'« écologie » semble être surtout un mot dont on se pare. Ou mieux, même seulement un préfixe : « éco », comme dans éco-quartier, éco-mobilité, éco-conception, éco-emballage ou éco-prêt à taux zéro (EPTZ, oui, ça existe). Éco-foutage de gueule, surtout, qui consiste à peindre en vert l'accélération du capitalisme et à donner bonne conscience à la petite bourgeoisie.

Cette idée d'une écologie « ni de droite ni de gauche » s'impose d'autant plus facilement que, de toute façon, plus grand monde ne croit encore à ce clivage. Un indicateur : les candidats qui arrivent en tête des élections présidentielles Emmanuel Macron et Marine Le Pen ont pour point commun de chercher à se situer en dehors de ces catégories. Il faut dire qu'en notre début de XXI^e siècle, les repères idéologiques sont de moins en moins clairs. Partis, syndicats, les organisations qui assuraient la formation de leurs militants avec des cadres clairs sont en plein dépérissement, en même temps qu'elles se sont pour la plupart rendues au capitalisme. De grandes notions qui avaient structuré l'analyse de la situation pendant longtemps — comme « la lutte des classes », « le fascisme », « la social-démocratie », « le réformisme » « la réaction » ou « la bourgeoisie » — n'ont qu'un sens nébuleux, ou relatif. Les grands récits ont fait leur temps, nous explique-t-on, ce qui autorise à se passer de ces notions, ou — mieux encore — à les employer de façon floue, en changeant leur sens au gré des circonstances et des impératifs tactiques. Ainsi, pour beaucoup, le clivage gauche-droite qui a structuré l'ensemble de la vie politique française depuis des décennies est moribond. Et on ne se contente pas de dire que la gauche de gouvernement et la droite de gouvernement mènent des politiques très similaires — ce qui est vrai. Non : pour toute une nouvelle génération

d'intellectuels, c'est le clivage gauche-droite lui-même qui a perdu tout son sens.

Aujourd'hui, tout se vaut, et on peut faire son marché aux idées un peu partout — d'ailleurs, une pincée d'écologie permettra de mettre de la couleur à n'importe quel mélange... C'est de ce magma environnementaliste postmoderne que quelque tribun un peu doué peut profiter pour brouiller les lignes, pour tenter de chercher des convergences là où on aurait cru à un gouffre.

L'EXTRÊME DROITE À L'ASSAUT DE L'ÉCOLOGIE

Ces tentatives de rapprochement, sont certes visibles à travers l'ensemble du spectre politique et dans la communication des grandes entreprises. Mais elles sont remarquables en particulier à l'extrême droite. Quelques exemples.

En 2021, le théoricien raciste du « grand remplacement », Renaud Camus, apporte son soutien public aux Soulèvements de la terre³. De 2015 à 2022, des intellectuels issus des rangs de la Manif pour tous éditent la revue *Limite*, d'obédience catholique et décroissante sous le mot d'ordre d'« écologie intégrale ». L'extrême droite néopaienne et identitaire n'est pas en reste : dès la fin des années 2000, Alain de Benoist, figure majeure de la Nouvelle Droite, publie un livre intitulé *Demain la décroissance*⁴ et Slobodan Despot publie les écrits de l'écologiste radical Théodore Kaczynski⁵. Dix ans plus tard, la revue de la Nouvelle Droite *Éléments pour la civilisation européenne* interviewe même Serge Latouche, le théoricien

3. Sur sa page Facebook, citée par Pierre Madelin dans *La tentation écofasciste. Écologie et extrême droite*. Écosociété, 2023. 4. Alain de Benoist, *Décroissance ou toujours plus ?* Pierre Guillaume de Roux, 2018. Première édition chez E/dite en 2007 sous le titre *Demain la décroissance ! Penser l'écologie jusqu'au bout*. 5. Theodore Kaczynski, *L'Effondrement du système technologique* (Xenia, 2008). Une partie des écrits de Kaczynski avaient été traduits par les anti-industriels dix ans avant : *La société industrielle et son avenir*, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances, 1998.

principal de la décroissance⁶. Récemment, la revue anti-productiviste *Kairos* publie un entretien complaisant avec Slobodan Despot... Quant aux fascistes affichés de Zentropa, ils publient en 2018 un manifeste, « L'écofascisme ou la mort », qui reprend tous les constats écologistes, et jusqu'à une bonne partie du programme de la Confédération paysanne⁷.

De 1999, date à laquelle le GRECE, l'organisation historique de la Nouvelle Droite, lance un appel à l'« écologie intégrale⁸ », à 2021, lorsque « l'Institut Iliade pour la longue mémoire européenne », un groupe de réflexion du même courant, affirme que « la préservation de la nature est l'un des grands enjeux de notre temps, qui est indissociable de la question du réenracinement et de la préservation de l'identité⁹ », certaines composantes de l'extrême droite font preuve d'un intérêt pour les idées écolos qu'on peut être surpris de retrouver sous la plume des mêmes qui dénoncent « l'immigration de masse » et qui voient d'un bon œil la montée des Trump, Meloni, Le Pen et autres Zemmour

Telle semble être en effet la stratégie d'une partie de l'extrême droite contemporaine, dont la Nouvelle Droite est l'exemple parfait. Partie minoritaire certes, mais fort remuante et influente. Une armée mexicaine d'éditorialistes, d'activistes, d'essayistes et de théoriciens qu'on croirait plus à leur place sur les bancs d'une église (pour certains) ou en pleine messe néopaienne au clair de lune (pour d'autres) semble s'être donné pour mission de s'aventurer sur ces terres hostiles : celles de l'écologie et de la nature.

Pourtant, la simple lecture du programme économique du Rassemblement national ou de Reconquête ! semble montrer que le sujet est sans fondement, et ces rapprochements voués à l'échec. Partout, il s'agit de réindustrialiser, de se libérer des contraintes réglementaires environnementales, d'avoir une

6. Revue *Éléments* n° 176, février-mars 2019. 7. Revue *Z* n° 0, 2018. 8. Charles Champetier et Alain de Benoist, *Manifeste pour une renaissance européenne* [1999], GRECE, 2000. 9. Institut Iliade, *Manifeste de l'Institut Iliade*, La Nouvelle Librairie, 2021.

France compétitive, de relancer la conquête spatiale, etc. Les préoccupations écologistes à propos de la biodiversité ou du climat n'ont guère de place dans ces programmes obsédés par l'identité, l'immigration et la compétitivité. De nature, il n'y est guère question ; tout juste peut-on y sentir poindre le respect de « l'ordre naturel », comme lorsque Marine Le Pen affirme vouloir « en finir avec le court-termisme et la loi du profit immédiat sans égard pour l'ordre naturel, c'est-à-dire parfois le temps long¹⁰ ».

Ces tentatives de rapprochement de la part de l'extrême droite pourraient, devraient, prêter à sourire. Ne sont-elles pas touchantes, ridicules, ces tentatives de noces de la carpe et du lapin ? Marginales, jusque dans leur propre camp ? Condamnées à ne rencontrer que mépris de la part d'un courant politique à quoi tout l'oppose en réalité ? Tout le monde ne sait-il pas que l'écologie est révolutionnaire par essence, tandis que l'extrême droite est intrinsèquement contre-révolutionnaire, obsédée par l'ordre et la hiérarchie ?

Avançons une hypothèse. Une partie de ces embrouillamis autour de l'écologie ne viendraient-ils pas de la multiplicité de sens du mot « nature » lui-même ? Dans la langue française, en effet, il est prêt à désigner aussi bien la forêt amazonienne, l'essence d'un phénomène (comme dans « les poissons sont par nature aquatiques ou semi-aquatiques »), la campagne normande et ses vaches rousses et blanches sur lesquelles tombe la pluie, la lutte de tous contre tous, le parfum d'un yaourt industriel, une prétendue explication au fait que les femmes se chargent plus souvent des tâches domestiques que les hommes, une manière d'accoucher sans péridurale, voire dans la bouche de Marine Le Pen « le temps long¹¹ ».

Alors que tout le monde s'est mis à chasser sur les terres de l'écologie, cet essai se donne pour vocation de dire à nouveau

10. Discours de Marine Le Pen à Metz, 1/05/2019, sur <https://rassemblement.national.fr> 11. Voir la première annexe « La nature de l'écologie ».

ce qui a été dit à de nombreuses reprises : que l'écologie est et doit être une force de transformation sociale. Qu'elle n'a pas pour objet de verdir un système industriel en bout de course. Que ses idéaux sont nécessairement tournés vers l'émancipation — et que l'émancipation est nécessairement collective. Qu'elle n'a rien en commun avec les obsessions identitaires et traditionalistes, pas plus qu'avec les fantasmes de rédemption individuelle au travers de petits gestes quotidiens.